

Concours national de la Résistance et de la Déportation (2016-2017)

La négation de l'homme dans l'univers concentrationnaire nazi

Propositions de mise en œuvre avec les élèves

Par Yann SIMON

Enseignant-relais au musée du général Leclerc de Hauteclocque et de la libération de Paris – musée Jean Moulin

Octobre 2016

1. Des précautions à respecter.

Un sujet difficile, particulièrement pour les collégiens, parce que philosophique. Qui implique un travail rigoureux sur les notions de déshumanisation et de dignité. Il faut être très au clair sur le projet idéologique et politique nazi. Il demande une bonne compréhension du racisme et de l'antisémitisme nazis, qui sont un racisme et un antisémitisme particuliers. Tout projet demandera un important travail de mise à plat de ces notions.

Difficile également parce que posant des questions éthiques. Il ne serait **pas pertinent d'effectuer avec les élèves un catalogue des atrocités** commises par les Nazis à l'encontre de leurs victimes. Le sujet ne doit pas être traité sous la forme d'un « catalogue de l'avalissement ». Exclure des millions de personnes de l'espèce humaine a conduit les nazis aux pires atrocités : **que dire aux élèves, que leur montrer ? Le sujet nécessite donc un travail de prise de distance.** Il s'agit de comprendre avant de décrire.

Prendre soin d'expliquer aux élèves que les **images des camps qui circulent depuis 1945 et sont devenues des icônes du XXe siècle restituent les lieux et des individus dans une configuration qui n'avait pas été celle des camps jusque-là.** Elles ne traduisent pas l'ordre habituel de l'univers concentrationnaire. Par exemple les corps charriés par des pelleteuses dans les camps de l'Ouest sont ceux de personnes mortes du typhus.

Un traitement de qualité nécessite l'adoption d'un champ d'étude restreint et d'une problématique qui lui soit adaptée. Il faut éviter le tableau présentant l'ensemble des processus par lesquels les nazis nient l'humanité de leurs victimes et l'ensemble des modes de résistance à cette entreprise. Il y a intérêt à choisir un thème d'étude pour l'explorer pleinement.

2. Des portes d'entrée possibles dans le sujet (liste évidemment non exhaustive).

a. Une population face au racisme criminel nazi.

- Le sort de la population juive peut permettre de travailler sur la notion de déportation et de persécution raciales.

Il est important de partir des nombreux textes nazis sur la « menace juive » pour aborder le sort des juifs dans les camps. De très nombreux Juifs ont été directement assassinés dans des camps d'extermination. De nombreux autres, notamment d'Europe de l'Ouest, ont été déportés à Auschwitz Birkenau où certains ont été concentrés alors que d'autres (la majorité) étaient directement assassinés. Les conditions d'existence n'étaient pas les mêmes selon les camps et dans le même camp d'Auschwitz, elles différaient selon que l'on était juif ou pas. 90 % des personnes assassinées à Auschwitz étaient juives et l'ont été parce qu'elles étaient juives. Il s'agit de comprendre pour quelles raisons ils ont été particulièrement concernés à la fois par cette négation de l'Homme et par la logique exterminatrice du système concentrationnaire.

- Le sort de la population tzigane d'Europe peut également constituer une porte d'entrée.

Il est possible de s'appuyer sur les travaux d'Henriette Asséo : *De la science raciale aux camps, les Tsiganes dans la Seconde Guerre mondiale*, 1997.

Les Tsiganes sont considérés dès l'arrivée au pouvoir d'Hitler comme ayant un « comportement déviant », et faisant partie des « asociaux ». Il s'agit de veiller à la force et à la pureté de « la communauté du peuple (Volksgemeinschaft) ». Les années passant, le traitement de la population tzigane se fait sur des bases raciales. De la communauté du peuple on glisse vers la communauté de sang, les bons Allemands se voient offrir la possibilité de constituer le corps mystique de la race élue. C'est en décembre 1942 que les SS décident la déportation systématique des tziganes du Reich (allemands, autrichiens tchèques) : les convois Z pour Zigeuner. 23 000 tziganes sont déportés à Auschwitz Birkenau. Ils sont placés dans le « camp des familles » : 18 000 y meurent du typhus ou de tuberculose. Dans la nuit du 2 au 3 août 1944 les 2900 survivants du camp des familles sont gazés. On estime à 250 000 le nombre de victimes tziganes.

Un travail spécifique peut être mené sur la guerre de civilisation menée contre la population slave d'Europe : moins de 1 % des prisonniers de guerre français décèdent en captivité pour 58 % des prisonniers soviétiques (3.3 millions sur 5.7 millions). Là encore il faudra partir de la manière dont les Nazis ont conceptualisé l'affrontement séculaire et racial entre Germains et Slaves.

Il s'agit de préciser aux élèves que le projet de déshumanisation s'inscrit dans le cadre d'une guerre idéologique et raciste menée d'abord contre les Juifs et les Slaves. « Répression politique, réforme sociale et épuration raciale s'entremêlèrent dans la réalité concentrationnaire. Mais la logique raciste surdéterminait les deux premières », Ph. Burrin : *Fascisme, nazisme, autoritarisme*, p. 153.

b. Les acteurs de la violence.

Exemple des scientifiques.

Voir Benno Müller-Hill : *Science nazie, Science de mort*, 1989.

Un travail est possible sur leur rôle dans la catégorisation des populations, condition préalable de la discrimination et de la persécution, sur le rôle de la « biologie criminelle » dans la négation de l'Homme, de la médecine dans les expériences sur des détenus à l'intérieur des camps, le rôle des chimistes dans le processus d'extermination des malades mentaux et des Juifs.

Philippe Burrin parle « d'une vaste couronne de compétences scientifiques sans laquelle la violence nazie n'aurait eu ni l'ampleur ni le visage qu'on lui connaît ». PH. Burrin : *Fascisme, nazisme, autoritarisme*, p. 155

c. Les témoignages.

Il ne faut pas s'en servir pour effectuer un catalogue des atrocités nazies. Le témoignage peut permettre aux élèves d'appréhender les différentes définitions du terme « résister ». Rester en vie, rester humain, affirmer son appartenance à l'espèce humaine. Ils peuvent également être croisés pour travailler sur une forme spécifique de négation de l'Homme (voir le d).

Exemple de R. Antelme réfléchissant à l'échec nazi :

- « C'est un rêve SS de croire que nous avons pour mission historique de changer d'espèce, et comme cette mutation se fait trop lentement, ils tuent (...).

Et cela peut signifier deux choses : d'abord que [dans les camps d'extermination] l'on fait l'épreuve de la solidité de cette espèce, de sa fixité. Ensuite, que la variété des rapports entre les hommes, leur couleur, leurs coutumes, leur formation en classes masquent une vérité qui apparaît ici éclatante, au bord de la nature, à l'approche de nos limites : il n'y a pas des espèces humaines, il y a une espèce humaine. C'est parce que nous sommes des hommes comme eux que les SS seront en définitive impuissants devant nous. C'est parce qu'ils auront tenté de mettre en cause l'unité de cette espèce qu'ils seront finalement écrasés. Mais leur comportement et notre situation ne sont que le grossissement, la caricature extrême - où personne ne veut, ni ne peut sans doute se reconnaître - de comportements, de situations qui sont dans le monde et qui sont même cet ancien "monde véritable" auquel nous rêvions.

Tout se passe effectivement là-bas comme s'il y avait des espèces - ou plus exactement comme si l'appartenance à l'espèce n'était pas sûre, comme si l'on pouvait y entrer et en sortir, n'y être qu'à demi ou y parvenir pleinement, ou n'y jamais parvenir même au prix de générations -, la division en races ou en classes étant le canon de l'espèce et entretenant l'axiome toujours prêt, la ligne ultime de défense : "Ce ne sont pas des gens comme nous" ».

Extrait de *L'Espèce Humaine*, de Robert Antelme

Ci-dessous, quatre témoignages parmi les très nombreux existants. Les dates données sont les dates de publication originale.

Charlotte Delbo, *Aucun de nous ne reviendra*, 1965.

Robert Antelme, *L'Espèce humaine*, 1947.

Primo Lévi, *Si c'est un homme*, 1947.

Imre Kertész, *Etre sans destin*, 1975.

Photographie anthropométrique de Ch. Delbo à Auschwitz.

Il est également possible de s'appuyer sur des témoignages audiovisuels comme l'excellent DVD-Rom « Shoah - Mémoire Demain », réalisé par l'Union des Déportés d'Auschwitz. Il présente sur 8 heures les témoignages de déportés d'Auschwitz-Birkenau filmés sur les lieux mêmes des camps.

d. Les procédés de négation de l'Homme, une approche thématique.

- Le vocabulaire nazi au service de la négation : la négation de l'Homme par les mots.

Les élèves peuvent travailler sur des discours nazis, travailler sur le vocabulaire des camps, sur la mise en œuvre du tatouage des prisonniers, qui s'apparente à une forme de vocabulaire. Un tatouage (utilisé uniquement à Auschwitz) qui participe de l'effrayant dispositif administratif, comptable nazi. Dans les autres camps l'immatriculation des prisonniers pouvait être utilisée. Les numéros étaient alors cousus sur les vestes. Le prisonnier réduit à un numéro énoncé en allemand, perd son identité.

La classification des prisonniers en catégories identifiées par des triangles de couleur est une autre forme de langage déshumanisant.

Les Nazis ont développé un vocabulaire de la négation de l'Homme, à commencer par l'expression de « solution finale ». Expression, qui renvoie la population juive d'Europe au rang de problème à régler, qui objective en faisant disparaître les individus. Les populations assassinées n'étaient pas dignes d'être élevées au rang de victimes.

On n'assassinait pas, mais on « nettoyait » ou désinfectait ». La déportation était une « réinstallation ou un transfert à l'Est ». L'emploi de ce vocabulaire était un déni du crime et donc de l'humanité des victimes. La chambre à gaz était l' « *Himmelweg* », le chemin du ciel.

Les Slaves sont des sous-hommes, Untermenschen. Les Juifs sont des insectes, des parasites, des bacilles. Le déporté est un « Arbeitstück », un instrument de travail.

- Le projet nazi de détruire toute forme de solidarité en même temps que toute forme d'humanité.

Les témoignages peuvent être lus et travaillés à travers le prisme de cette question.

Les nazis veulent détruire toute possibilité de solidarité en exacerbant les oppositions entre détenus, en confiant les tâches d'administration à des détenus de droit commun, qui pour survivre devaient opprimer la masse. En mélangeant les nationalités pour les empêcher de communiquer dans une langue commune. Ainsi, les postes de Kapo (chefs de commandos) et de Vorarbeiter (chefs d'équipe) sont occupés majoritairement par des détenus allemands et autrichiens, parfois tchèques et polonais, tous maîtrisaient l'Allemand. Un moyen de survivre dans les camps est donc de se placer dans la posture du bourreau et d'abandonner morale et conscience du bien et du mal.

- La transformation des corps (difficile à mener avec des élèves trop jeunes).

Raser les cheveux, amaigrir, dénuder pour rendre méconnaissable.

« Debout, enveloppé dans une couverture, un enfant, un garçonnet. Une tête rasée, très petite, un visage où saillent les mâchoires et l'arcade sourcilière. Pieds nus, il sautille sans arrêt, animé d'un mouvement frénétique qui fait penser à celui des sauvages quand ils dansent. Il veut agiter les bras aussi pour se réchauffer. La couverture s'écarte. C'est une femme. Un squelette de femme. Elle est nue. On voit les côtes et les os iliaques. Elle remonte la couverture sur ses épaules, continue à danser. Une danse mécanique. Un squelette de femme qui danse. Ses pieds sont petits, maigres et nus dans la neige. Il y a des squelettes vivants et qui dansent ».

Charlotte Delbo, *Aucun de nous ne reviendra*, p. 44 et 45.

Ce passage dit la perte d'identité par la transformation physique. Les Nazis commencent par détruire tout ce que la personne a été afin de lui enlever toute dignité et humanité. Ils en font une forme anonyme et asexuée, rendue inhumaine par l'extrême maigreur.

- Des conditions d'existence qui participent à nier la dignité.

Le manque d'hygiène, la nudité, l'appel du matin, la promiscuité dans les baraquements, dans les latrines.

Ces conditions d'existence participent pour les nazis d'une triple ambition :

Dégrader les conditions de vie pour répondre à une logique de rentabilité économique. Les camps, hors toute convention internationale, tout encadrement juridique, doivent coûter le moins cher possible.

Dégrader les conditions de vie pour avilir : les juifs sont de la vermine et doivent vivre comme telle.

Dégrader les conditions de vie pour épuiser et exécuter le programme de mise à mort.

Le résultat est que les camps de travail forcé sont une hérésie économique. Le programme d'épuisement de la main d'œuvre empêche qu'elle contribue efficacement à l'effort de guerre. Le programme d'anéantissement l'emporte sur les objectifs de guerre.

- Les conditions de l'assassinat et l'omniprésence de la mort.

La mort elle-même participe de cette négation de l'Homme.

- Les chambres à gaz comme procédé d'industrialisation de la mise à mort. Une chambre à gaz qui « déshumanisait par ce à quoi elle réduisait les victimes dans leurs derniers instants ». Ph. Burrin, p. 157.

- L'absence de sépulture. À Birkenau par exemple on utilisait des fosses pour brûler les cadavres, avant que les nouveaux fours crématoires 2, 3 et 4 ne soient mis en service.

- La récupération et l'utilisation, la revente des possessions des personnes assassinées participent de cette déshumanisation. Il ne doit rien rester de leur existence. Volonté de retirer un bénéfice économique de la revente ou de l'utilisation de ces biens mais volonté également d'effacer toute trace de leur existence. Les personnes assassinées n'ont rien à transmettre.

L'omniprésence de la mort.

« Dans le chargement du camion, des mortes sont mêlées aux vivantes. Les mortes sont nues, entassées. Et les vivantes font des efforts pour éviter le contact des mortes. Mais aux secousses, aux cahots, elles se retiennent à un bras ou une jambe raides qui passent au-dessus des ridelles. Les vivantes sont contractées de peur. De peur et de répugnance. »

Charlotte Delbo, *Aucun de nous ne reviendra*, p. 56.

Les Nazis ont aboli la frontière entre la vie et la mort. Il y a des morts le matin dans les baraquements, des prisonniers qui s'écroulent au moment de l'appel. Des gardes SS qui tabassent ou emportent vers des destinations inconnues. Il y a les chambres à gaz et les fumées des crématoires,

l'odeur de chair humaine brûlée. Cette abolition contribue à la déshumanisation. Les morts rappellent aux vivants que leur vie est désormais sans valeur.

- La bureaucratie nazie dans les camps : la déshumanisation par le chiffre.

Les élèves peuvent réfléchir au mécanisme du crime, au fait que la négation de l'Homme passe par une industrialisation, planification froide et bureaucratique du processus de mise à mort. Himmler donnait des objectifs chiffrés, or le respect du chiffre et des objectifs à atteindre est un moteur de déshumanisation. Les déportés deviennent des chiffres, et le fonctionnement des camps des parts de marché. Les Nazis calculaient le nombre de personnes envoyées aux chambres à gaz en fonction des besoins de main d'œuvre. Ils obligeaient les prisonniers à porter les corps des personnes mortes pendant la nuit pour l'appel du matin, pour que le compte tombe juste.

Il est possible de travailler sur la participation des entreprises allemandes à cette industrie de la mort, sur les appels d'offre effectués par les Nazis pour l'installation des chambres à gaz, les registres de commande de zyklon B... C'est l'entreprise J.A. Topf und Söhne d'Erfurt qui construit les quatre chambres à gaz de Birkenau.

- e. Une forme de résistance au projet de déshumanisation.

- Par l'art : Nous rejoignons ici le thème du concours de l'année dernière.

Écrire dans les camps, dessiner, rédiger le livret d'un opéra... Les exemples sont évidemment peu nombreux. Ils peuvent être mis en relation avec le discours nazi sur l'art juif, l'art dégénéré. Les nazis ont développé une vision raciste de l'art.

« Le lendemain, j'observai une longue colonne de camions sur la route principale qui se dirigeait vers un bâtiment de briques rouges à environ trois cents mètres. C'étaient des juifs hollandais, me dit-on. Jeunes et vieux étaient de bouts dans des camions bâchés. (...) Ce sont de tels moments à vous glacer le sang, qui dans mes premiers jours à Auschwitz me poussèrent à trouver le moyen de me remettre à dessiner. J'étais obsédé par le désir envahissant de noter chaque détail de cet endroit insondable. Je me mis à tout observer pour le reproduire sur papier : la forme des bâtiments, les isolants sur les poteaux de barbelés, les bataillons de travailleurs sur les lieux de travail, les séances d'épouillage, les femmes transportant de lourds baquets de soupe, le sentiment incroyablement sinistre d'Auschwitz la nuit avec ses étranges lumières et la lueur des flammes sortant du crématoire ? Je commençais par mémoriser les activités du jour puis je les dessinais la nuit dans les baraquements, quand personne ne regardait.

Alfred Kantor, né en Tchécoslovaquie, déporté de Theresienstadt à Auschwitz. Extrait de *Jamais plus, une histoire de la Shoah*, aux éditions Taillandier.

- Résister par les gestes du quotidien.

Résister en écrivant des recettes de cuisines. Les témoignages offrent de nombreux exemples de petits gestes qui participent à affirmer sa dignité, son humanité face à la négation nazie. Gestes de solidarité, récitations de poèmes, de chansons, résister en cousant des boutons aux vêtements...

- Les élèves sont alors amenés à travailler sur « l'affirmation de l'Homme ».